



Ce que l'internet fait à l'écriture

Éric Guichard

► To cite this version:

Éric Guichard. Ce que l'internet fait à l'écriture. La Revue Belge de Psychanalyse, 2017, Internet, l'écrit et les psychanalystes, 71, pp.1-7. hal-01672730

HAL Id: hal-01672730

<https://hal.science/hal-01672730>

Submitted on 26 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Ce que l'internet fait à l'écriture

Éric Guichard*

Juin 2007

Note Ce texte est le *preprint* d'un article à paraître à l'automne 2017 dans le numéro 71 de la revue belge de psychanalyse.

*

1 L'internet, une technique difficile à définir

On pourrait penser que l'internet — ici confondu avec le *numérique* — relève majoritairement du bruissement social, sublime interconnexion de l'humanité tout entière, ou d'un nouvel éther de connaissances qui n'attendent que notre gourmandise pour fondre dans nos esprits sans jamais disparaître puisqu'elles relèvent d'un bien commun qui se fortifie en étant partagé.

Pouvons-nous faire une description de l'internet et de son rapport à l'écriture qui soit plus rigoureuse que l'assertion précédente et qui accorde une part importante au social et à la psyché, tout en commençant par une évidence qui semble s'opposer à ces deux derniers termes ? Si oui, nous affirmerons tout d'abord que l'internet relève d'un système technique : en témoignent ses réseaux de câbles, de routeurs, ses fermes d'ordinateurs (data-centers) et leurs climatiseurs, les autres réseaux (électrique ou des opérateurs de télécommunications) sur lesquels il s'appuie. Derrière les fils, ondes wi-fi et processeurs s'affiche une industrie polymorphe, avec ses ingénieurs, techniciens, décideurs.

L'internet, « entre-réseaux », est aussi affaire de protocoles : normes écrites pour faciliter la communication entre machines et interprétées par des programmes informatiques, eux-aussi écrits, compilés. Sans une batterie de listes, de convertisseurs (de signaux analogiques en numériques), de traducteurs (de formats, de noms de domaines), d'automates méthodologiques complexes, l'amas de quincaillerie et de tuyaux que constituent ces appareils en réseaux ne fonctionnerait pas et n'aurait pas de raison d'être.

L'internet est aussi l'œuvre de ses utilisateurs. Avant le début du XXI^e siècle, experts, ingénieurs et bricoleurs de l'internet se confondaient. Désormais, ce groupe s'est largement professionnalisé, et les milliards d'utilisateurs de l'internet en sont le moteur : ils alimentent l'internet en termes de contenu (les pages web qu'ils écrivent), de données (leurs traces communicationnelles sont auscultées, mesurées, agrégées, échangées, vendues) et se transforment en clients d'un gigantesque centre commercial qui assure la vente de nombreux types de produits : machines dédiées à l'internet et au numérique (téléphones, liseuses, tablettes, ordinateurs, supports de stockage, etc.) ; flux d'octets en permettant le fonctionnement (fournisseurs d'accès, opérateurs...) ; enfin objets variés (de la paire de chaussures au billet d'avion) dont le commerce était auparavant réalisé

*Maître de conférences HDR à l'Enssib en délégation Cnrs (Dante, IXXI) de février à septembre 2017. Responsable de l'équipe *Réseaux, Savoirs & Territoires* de l'Ens-Ulm et du *RAIL* (Enssib-IXXI), ancien directeur de programme au Collège international de philosophie.

par d'autres médiations. On peut se désespérer de ce constat, en considérant que nos utilisateurs sont réduits à l'état de consommateurs aliénés par un système qui les dépasse. Nous pouvons aussi éviter un tel jugement moral ou le renforcer à terme en remarquant qu'il est fragile : il suppose une agrégation de tous ces utilisateurs particulièrement problématique. Tous ne sont pas identiques, leurs pratiques et leurs centres d'intérêt varient grandement, nombre d'entre eux ont de multiples statuts : les « internautes » n'existent pas plus que « les gens », certains sont parfois acheteurs, à d'autres moments développeurs, à d'autres encore militants de la *privacy* ou lecteurs assidus de textes philosophiques en ligne.

2 Approche concrète de l'internet et du numérique

Nous pouvons néanmoins repérer le dénominateur commun de toutes ces personnes, la perspective qui homogénéise leurs pratiques.

Toute personne en face d'une machine connectée à l'internet lit ou écrit : elle rédige des requêtes, adressées à des moteurs de recherche ou à des plates formes d'intermédiation, des sms, des messages. Parfois, cette écriture lui est facilitée par des menus, qu'elle sélectionne, analyse avant de remplir des champs textuels complémentaires. Nous passons aussi beaucoup de temps à lire : des mails, des documentations, des articles journalistiques ou scientifiques, des romans, etc. S'opère ici un basculement, comparé aux temps du téléphone des années 1970 et de la télévision. Jamais nous n'avions autant plongé, dans notre rapport au quotidien et à la technique, dans un tel océan de mots, de textes : dans un tel univers scribal. Certains pourront rétorquer que se multiplient des machines qui réagissent à nos ordres oraux ou que les internautes passent du temps à regarder sur les écrans des films et apprendre grâce à des vidéos. Ainsi, cette immersion scribale ne serait que temporaire et l'oralité reprendrait ses droits.

Avant de répondre à de telles objections, signalons que nous n'avons nulle intention d'opposer l'écriture au langage, de signaler une puissance ou vertu qu'aurait une technologie de l'intellect et dont l'autre serait dépourvue. Toutes deux sont réflexives et ce sont les seules techniques intellectuelles à disposer de cette propriété : on peut expliquer avec le langage ce qu'il est, tout comme on peut expliquer ce qu'est l'écriture avec l'écriture. On n'explique pas la cartographie avec une somme de cartes. Les sociétés sans écriture développent des savoirs, des formes d'échange et de raisonnement complexes. Celles avec écriture aussi, mais doivent faire des efforts considérables pour lutter contre un profond défaut de l'écriture : elle dysfonctionne considérablement, par exemple quand il s'agit de reproduire la langue — notamment la parole rapportée. Et l'écriture est source de nombre d'erreurs d'interprétation. Au point que son arrivée dans une société oblige cette dernière à dépenser beaucoup d'argent (écoles de scribes, royales, publiques, instituts, bibliothèques, etc.) et d'énergie (apprentissage, archives, élaboration de textes de loi, etc.) afin de compenser ces défauts de l'écriture et aussi de profiter de ses opportunités. En bref, l'écriture est une invention tardive (ce que n'est pas le langage) qui va façonner en retour les manières de vivre et de pensée des sociétés à son contact, et ce dans une boucle infinie où on ne sait plus qui, de la technique ou du social, influe sur l'autre. Ce qui prouve accessoirement que la technique ne s'oppose pas au social, qu'il est souvent impossible de distinguer l'un(e) de l'autre.

Retournons à nos objections quant à l'usage massif de l'écriture avec le numérique. Tout d'abord, les nouveaux instruments et les pratiques évoqués (traducteurs oral/écrit, vidéo) sont rendus possibles du fait que des informaticiens développent des programmes : des suites textuelles qui s'emboîtent les unes dans les autres, qui correspondent les unes

avec les autres. En d'autres termes, si l'écriture (avec l'audio et la vidéo numériques) devient lointaine ou immatérielle, elle reste bien présente : sans elle, aucun des médias évoqués n'existerait, leur consultation en ligne serait impossible.

Ensuite, nous pouvons entreprendre une anthropologie de nos propres pratiques en explicitant ce que nous faisons avec l'internet. Que ce soit en usant d'un logiciel de blog ou en écrivant des balises html, nous savons tous produire une page web. Certains d'entre nous savent «coder», c'est-à-dire produire des enchaînements courts de textes qui s'avèrent opératoires : pour faire des additions, repérer toutes les adresses mail d'un fichier, colorier en rouge des polygones sous certaines contraintes ; voire rédiger des programmes complexes. Ces personnes savent que leur activité est essentiellement technique et que leur travail relève de la combinatoire textuelle. Il leur suffit souvent de trouver le bon script sur le web, et de le modifier à la marge. Sinon, avec un peu de pratique, leur travail consiste à repérer des formes graphiques dans le fichier (texte, carte, etc.) qu'elles comptent transformer, et à les intervertir, à les compléter d'attributs (ajouter dans une carte ou un texte un «color="red"» ou remplacer ce «red» par un «blue»). En fait, savoir programmer revient à savoir se documenter en ligne (ce qui renvoie à une expertise scribale traditionnelle) et à savoir (ou oser) jongler avec des expressions textuelles (ce qui revient à bricoler avec quelques formules informatiques élémentaires).

En bref, cette maîtrise scribale des temps modernes requiert peu d'intelligence, un zeste de curiosité, de l'imitation et, pour les plus motivés, beaucoup d'agilité technique.

3 Une pensée très technique

Revenons sur cette documentation en ligne, telle que nous la pratiquons au quotidien. Nous usons aujourd'hui de «moteurs de recherche», sortes de gros dictionnaires qu'on ne consulte pas à partir d'un simple mot (auquel cas, nous serons noyés sous un amas de réponses peu instructives), mais à partir de fragments de phrases ou de mots clés.

Une encyclopédie ou un atlas impressionnent tout d'abord par l'amas de savoir qu'ils compilent. Nous pouvons aussi imaginer qu'ils requièrent une industrie : les premiers atlas imprimés (Ortelius, Mercator, Blaeu) nécessitaient un doigté particulier des imprimeurs, des graveurs sur métal (pour réaliser des planches parfaitement planes, il fallait des laminoirs, dont l'existence et la fabrication étaient tenues secrètes), des peintres qui coloriaient les planches. Le séchage des feuilles requérait de grands hangars. Enfin, restait à assembler ces pages et feuillets, à les relier, les envoyer aux quatre coins de l'Europe. De même, la conception et la fabrication d'un dictionnaire comme le Larousse ou le Littré sollicitaient une réelle expertise industrielle. Aussi comprenons-nous que l'industrie des moteurs de recherche soit, à l'image des industries intellectuelles du passé, un réel exemple de ce que nous pouvons faire de plus sophistiqué aux temps modernes. Le web fourmille de descriptions de ces gigantesques parcs d'ordinateurs installés au plus près des centrales hydrauliques, entourés d'infranchissables barrières.

Il est étrange que nous ayons négligé la dimension technique des encyclopédies du passé alors que nous reconnaissons ne plus pouvoir nous priver des moteurs de recherche pour penser. Certes, une telle assertion n'était pas évoquée en 1995. Mais au moins admettons-nous, à de rares exceptions près, depuis 2005 ou 2010 ne plus pouvoir écrire un livre ou un article sans ordinateur et sans internet. Au moins la dimension technique de notre activité intellectuelle est-elle désormais reconnue. Est-ce le fait de l'internet ou ce constat était-il occulté, pour des raisons diverses, dans les siècles passés ?

De façon analogue, nous sommes aujourd'hui persuadés que nous pensons mal en solitaire : combien de pages web d'auteurs de cours, de documentations, d'analyses, de

conseils lisons-nous chaque jour avant d'écrire à notre tour ou de faire le point sur un sujet complexe ? Certes, certains des auteurs dont nous lisons les propos sont masqués, derrière leur institution ou derrière un algorithme qui reprend leurs phrases — comme les traducteurs automatiques que nous rencontrons en ligne. Mais notre consultation des textes d'autrui est suffisamment conséquente pour que nous soyons persuadés que nous ne pensons pas seuls, mais collectivement. Là encore, la transformation de nos pratiques est peut-être moins dûe à l'internet qu'à un nouveau regard sur nos pratiques, désormais objectivables grâce aux machines et aux réseaux.

4 Quoi de neuf ?

Les transformations induites par l'internet sont multiples. En même temps, en faire la liste est toujours risqué car certaines risquent de disparaître à brève échéance quand d'autres, peu visibles aujourd'hui, pourraient bien devenir des éléments structurants de notre monde futur. L'histoire des techniques nous enseigne que 90 à 95% des innovations sont condamnées à disparaître dans les cinq années suivant leur essor et que le culte du nouveau technologique est caractéristique de la narration que les sociétés occidentales s'offrent à elles-mêmes, depuis le début du ^{XX}^e siècle [Edgerton, 1998]. Aussi, dans ce registre, la prudence s'impose, à moins de se prétendre futurologue.

L'internet signale néanmoins une vraie révolution pour les spiritualistes. Les tenants de la pensée pure, qui peuvent aussi bien s'appuyer sur Hegel que sur Heidegger et en même temps reproduire une idéologie fort latine (l'esprit contre le corps, le concept contre l'expérience), découvrent que leur vérité n'est qu'une croyance. Les dimensions technique et collective de la pensée sont manifestes, et l'internet en donne la preuve. Est-ce l'internet lui-même ou le fait d'avoir de façon concomitante deux systèmes d'écriture qui a permis ce dévoilement ? Notre intuition nous fait préférer la seconde option. Il conviendra de l'éprouver par une enquête historique, qui dressera des parallèles entre le passé et le présent. Remarquons que des penseurs ont été depuis longtemps convaincus des égarements du spiritualisme : de Leibniz à Granger en passant par Boole, Dagognet et Parrochia, pour n'en citer qu'une poignée [Parrochia, 1992]. Leur importance philosophique est marginale car ils n'ont pas peur d'intégrer la mathématique, la physique ou la chimie dans leurs raisonnements philosophiques ; mais elle est de première importance.

Inversement, il est possible que le « numérique » actuel, défini comme la somme de l'internet et de tous les objets et protocoles qui intègrent aujourd'hui des méthodes sollicitant beaucoup le nombre (le quantitatif et le mathématique), masque à nouveau ce que l'internet a révélé : avec des petits écrans et des logiciels fermés, dont le fonctionnement nous est opaque, en réintroduisant une fonction élémentaire de la communication, ces appareils referment la parenthèse ouverte par les débuts de l'internet, où se voyaient clairement les différences, les emprunts et les similarités entre le monde de l'imprimé et le monde du digital, où continuités et discontinuités s'affichaient. Oubli de la notion de page avec l'html, retour en force de cette dernière avec le pdf ; abandon des lexiques avec la recherche plein texte, qui date d'avant l'internet mais qui a fait le succès économique des moteurs de recherche ; textualisation de l'image, qui entre dans la construction du raisonnement, symbolisant par là le pouvoir des physiciens, qui ont généralisé la preuve graphique voici près de deux siècles etc. [Guichard, 2008], etc.

En général, une technique profite avant tout à ses experts et promoteurs. L'internet ne fait pas exception, en facilitant la culture de la programmation, qui déploie un nouveau monde de mots, d'expressions régulières, de routines et d'automatismes et qui déploie un réel tissu social à travers le web. Il est beaucoup plus facile d'apprendre à programmer

depuis l'essor du web que du temps où chaque développeur était seul dans son bureau, face à une seule documentation imprimée et souvent absconse. L'écriture en est ébranlée. Auparavant scindée entre l'univers des mots et des chiffres, des lettres et des sciences, souvent réservée au monde de la raison (le texte, l'argumentation, la grammaire) et opposée à celui de l'image (avec sa sémiologie hasardeuse, non structurée, son ouverture vers l'émotion et l'esthétique), l'écriture s'étend depuis vingt ans à une somme de symboles qui intègrent désormais la ponctuation et les signes d'une quantité de langues, à partir d'un alphabet binaire. Comme par le passé, elle s'élargit en même temps aux supports (du marbre à la clé USB), à l'activité intellectuelle solitaire (le déchiffrement, la lecture) et à son pendant collectif (les écoles de pensée, les académies, l'Université, etc.). Cette évidence, que d'aucuns appellent une « épiphanie » [Vial, 2013] a été longtemps réservée aux historiens de l'écriture : l'écriture est la somme itérée de toutes les relations entre ces quatre constituants, ce qui explique que l'algorithme, la bibliothèque, le logiciel en relèvent [Guichard, 2016].

Cette nouvelle décomposition du système de signes à partir de suites de 0 et de 1, les arrangements qui en découlent (l'encodage UTF-8, les matrices sribales des mathématiciens comme $\text{\LaTeX}$), les méthodes qui se déploient à partir de cette combinatoire et des nouveaux supports qui peuvent la porter favorisent l'essor de nouveaux érudits : les lettrés du numérique, qui ont un profil *a priori* fort technique (programmeurs, développeuses, informaticiennes), *a priori* au plus loin des lettrés et des intellectuels d'antan, sauf s'ils savent combiner cette compétence avec une pensée qui s'interroge sur les effets de cette nouvelle écriture, sur ses possibilités de façonner le monde. Ces personnes comprennent que le monde (social, intellectuel, culturel, esthétique, moral) est majoritairement écrit, et par ceux qui savent jongler avec l'écriture du moment. D'où l'essor de nouvelles valeurs, qui peuvent aller de l'écologie au capitalisme, de l'individualisme complexe [Dupuy, 2004] à la capacité d'agir, mais aussi du communautarisme au libéralisme à tendance anarchiste.

Cette compétence sribale est aussi appropriée par l'industrie (de l'internet, du numérique), qui en fait son fer de lance. Certaines entreprises ont trouvé le moyen de formater nos relations sociales en inventant une forme d'échange minimale, très codifiée, mais dont se satisfont la majorité des internautes (cf. Facebook et les autres plates formes d'intermédiation, moins connues car plus élitistes). Nombre d'autres ont investi dans nos technologies de l'intellect. À de rares exceptions près (comme le Trésor de la langue française informatisé, gratuit et en ligne : <http://www.cnrtl.fr/definition>), nos dictionnaires, nos moteurs de recherche, nos outils de rédaction de texte, nos logiciels méthodologiques sont privatisés : ils appartiennent à des entreprises qui nous les vendent (et aujourd'hui nous les louent), ne nous garantissent aucune pérennité (les formats de fichiers changent tous les cinq ans) et qui, logiquement, dessinent une nouvelle cartographie des cheminements possibles de notre pensée. Ce dernier fait est problématique. Comme le remarque Paul Mathias, « nous ne pouvons plus revendiquer l'autonomie de nos pensées » [Mathias, 2009]. Certain/ne/s y parviennent en usant de logiciels libres, d'éditeurs plutôt que de traitements de texte. Mais ils sont peu nombreux et relèvent de la catégorie de lettrés évoquée précédemment. La grande majorité des autres bascule dans une forme d'*illettrisme numérique*, s'inféodent aux normes industrielles et aux valeurs morales que leurs concepteurs et vendeurs intègrent dans leurs outils (toute technique enchâsse des valeurs morales [Feenberg, 2014]). Il est d'ailleurs possible que les populismes qui se multiplient à travers le monde soient la double résultante de ce déficit littérarien et de cet assujettissement aux injonctions morales à base mercantile véhiculées par les techniques contemporaines.

5 En conclusion : la culture numérique

Si nous définissons la culture de l'écrit comme l'ensemble des savoir-faire techniques qui permettent de maîtriser cet outil complexe et herméneutiquement problématique qu'est l'écriture, ensemble complété des réflexions sur les capacités et les limites de cet instrument, la culture numérique serait alors la culture de l'écrit contemporain. Nous comprenons qu'au-delà des discours magnifiant l'activité créative des jeunes ou des consommateurs en ligne, cette culture est particulièrement élitiste et instable : élitiste car réservée à un petit nombre d'experts, dotés en sus d'une compétence critique au sens étymologique du terme : qui a le don, le pouvoir de juger un être, une chose à sa juste valeur, de discerner ses mérites et défauts (<http://www.cnrtl.fr/definition/critique>). Instable car nous savons que la culture de l'écrit met des décennies, voire des siècles à se stabiliser, du fait des temporalités propres à sa socialisation : à sa diffusion. Or l'écriture numérique est si instable que même les industriels s'en inquiètent, qui ne peuvent plus relire leurs archives rédigées en des formats de fichiers non documentés.

L'internet est source d'un dévoilement de l'écriture. Celle-ci apparaît désormais au plus grand nombre comme une technique au plus près de la pensée. Nous comprenons aussi que cette dernière est fort instrumentée et qu'elle l'a toujours été. De façon analogue, l'internet et le numérique nous rappellent que notre pensée est plus collective que ne le croyaient les érudits du XIX^e siècle, persuadés que leur génie solitaire était le principal architecte de nos savoirs et de notre culture. Nous pouvons nous inquiéter des formes industrielles de ce collectivisme, qui pourraient expliquer les émotions à la fois spontanées et fort normées qui traversent la cybersphère. Restent deux options, tout à fait compatibles : prendre notre mal en patience, en attendant que se construise une réelle culture du numérique, analogue aux formes les plus sophistiquées et généreuses de la culture de l'écrit, telles que nous les avons parfois connues aux siècles passés. Cela prendra du tout. Nous pouvons aussi nous montrer d'actifs participants, puisque nous savons que cette culture de l'écrit sera la résultante des choix, des implications de tous ceux qui s'engagent à la définir et à la sculpter.

Références

- [Dupuy, 2004] DUPUY, J.-P. (2004). Vers l'unité des sciences sociales autour de l'individualisme méthodologique complexe. *Revue du MAUSS*, 24:310–328.
- [Edgerton, 1998] EDGERTON, D. (1998). De l'innovation aux usages. Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques. *Annales Histoire, Sciences Sociales*, 4–5:815–837. Voir aussi *Des Sciences et des Techniques : un débat* (éd. de l'Ehess, 1998, pp. 259–287). Disponible en ligne.
- [Feenberg, 2014] FEENBERG, A. (2014). *Pour une théorie critique de la technique*. Lux, Montréal.
- [Guichard, 2008] GUICHARD, É. (2008). L'écriture scientifique : grandeur et misère des technologies de l'intellect. In *L'Internet, entre savoirs, espaces publics et monopoles*, volume 7–8, pages 53–79, Lyon. Sens-public. Actes du colloque international *L'Internet : Espace public et Enjeux de connaissance*, CIPh, Paris, 20–21 janvier 2006. <http://barthes.enssib.fr/articles/Guichard-CIPH2006.html>.
- [Guichard, 2016] GUICHARD, É. (2016). Écritures planaires : cartes, formules, codes et images. In AVENATI, O. et CHARDEL, P.-A., éditeurs : *Formes conçues, formes perçues. Pratiques du design et quête de sens en milieu technologique*. Loco.

- [Mathias, 2009] MATHIAS, P. (2009). *Qu'est-ce que l'Internet ?* Vrin, Paris.
- [Parrochia, 1992] PARROCHIA, D. (1992). *Qu'est-ce que penser / calculer ?* Vrin, Paris.
- [Vial, 2013] VIAL, S. (2013). *L'être et l'écran : comment le numérique change la perception*. Presses universitaires de France.